

Traverser la musique ?

Le bibliothécaire à la fois marionnettiste et passeur de l'information / Arsène Ott
(Président de l'ACIM)

Texte de clôture aux Rencontres nationales des bibliothécaires musicaux - Toulouse
le 1 avril 2008.



1) Partons d'une lecture d'actualité

Comme point de départ à cette réflexion sur les stratégies de traversée de la musique prenons deux constats exprimés dans des articles de presse parus ces derniers mois.

- Un premier article que j'ai déjà relayé sur la liste discothécaire sous le titre « La musique a-t-elle la mémoire qui flanche ? » : Laurent de Wilde "Perte de mémoire" publié dans le dernier Jazz Magazine (p. 17 N° 586 Nov. 2007).

Laurent de Wilde s'interroge sur les flux musicaux : *"du coup la musique devient comme un service, comme le gaz ou l'eau chaude. Si on ne paye plus, on vous la coupe, tout simplement". Ainsi selon lui le "stade suprême de la consommation [...] consiste à ne rien posséder mais à tout avoir en abonnement, en flux..."*

"Du coup je me suis rendu compte d'une chose [dit-il] : heureux papa d'un fils de 16 ans pratiquant l'iPod depuis plusieurs années et grand consommateur de musique comme tous les ados de son âge, j'ai réalisé qu'arrivé à l'âge adulte, il aurait une collection de livres, de BD, de baskets, de T-shirts, mais il n'aurait PAS DE COLLECTION DE DISQUE. Que des

fichiers mp3 quelque part dans des disques durs."

*"Depuis la Renaissance et les "ars memoriae", les spécialistes de la mémoire ont découvert que celle-ci conserve les connaissances d'autant mieux qu'elles ont une existence concrète dans l'espace. **Autrement dit, on se souvient mieux du contenu d'un livre dont on sait qu'il est rangé dans une bibliothèque que de la teneur d'un blog (...) sur l'Internet.**"*

"Comment les générations futures vont-elles organiser leur connaissance de la musique ? Puisqu'il n'y a plus de spatialisation (la collection de disque) comment vont-elles se souvenir de qui a joué quoi ?"

« Alors est-ce que toute cette musique entendue ne va pas se changer en eau tiède s'écoulant dans les siphons de l'oubli ? »

Première question : Comment faire en sorte que notre traversée musicale d'Internet n'ouvre pas sur un territoire de l'oubli ?

- Un deuxième article "Remixer sans pochette" d'Odile de Plas paru dans l'édition du Monde du 2 janvier 2008.

Thème abordé : les DJ abandonnent leurs disques pour les fichiers numériques. Ceci pour des raisons diverses :

"Le téléchargement permet de faire écouter le titre à tous les DJ du monde, en un clic."

Etienne de Crécy, DJ et producteur indépendant : *« Le support physique, même CD, n'est plus rentable. Et puis la musique en ligne permet aussi de sortir des projets qui n'auraient jamais vu le jour. »*

Possibilité de publier des concerts *"Six titres, c'était trop court pour espérer sortir en CD. En téléchargement, ça vaut le coup."*

Facteurs liés à la création musicale

« Moins encombrant, le CD a aussi bénéficié des avancées techniques des platines professionnelles qui, tout en reproduisant les sensations d'un mix avec des disques vinyles, l'ont libéré de ses contraintes en lui ajoutant quelques atouts : possibilité de scratcher (une technique a priori indissociable du vinyle puisqu'il s'agit de faire crisser le diamant sur le sillon), calage au tempo automatique, possibilité de faire des boucles, de ralentir la vitesse sans changer de tonalité (et donc de mélanger des disques incompatibles auparavant). »

La bonne oreille

« Le mix numérique va encore plus loin. Le DJ peut séparer les pistes audio d'un morceau ou mélanger un nombre infini de sources sonores. Les platines sont désormais virtuelles, sur l'écran de l'ordinateur, pilotées par une petite console autonome. »

Perte de repères

"On se noie", "On ne croise plus les copains", "La véritable difficulté c'est de se repérer"...

*"Le plus perturbant, au départ, c'est la quantité de musique qui nous arrive sur l'ordinateur. Entre ce qu'on télécharge et ce que les labels envoient. **On se noie véritablement, et pourtant notre métier nous apprend à écouter vite. Je commence tout juste à trouver mes repères.**", dit Chloé.*

*« Les DJ ont leurs boutiques en ligne : Beatport est la plus célèbre. L'équivalent des magasins très spécialisés qu'ils fréquentaient avant. Les morceaux ne sont pas en fichiers MP3, mais en MP4 ou WAV, des formats plus lourds, mais de meilleure qualité sonore. **"La différence, c'est qu'on ne croise plus les copains"**, regrette Chloé.*

*"La véritable difficulté, explique Etienne de Crécy, **c'est de se repérer dans sa discothèque numérique.** Avec les vinyles ou les CD, on ne retenait pas les noms de morceaux, mais la couleur du disque, sa pochette. On écrivait des choses sur l'étiquette centrale, des aide-mémoire. Avec l'ordinateur c'est impossible. J'ai encore du mal à passer à cette étape."*

Une deuxième question : comment évoluer (marquer ses choix, ses écoutes) de façon satisfaisante et créative à l'intérieur des outils numériques ?

Les logiciels permettent de marquer, commenter, de combiner, superposer, aligner, transformer les données musicales. Comment peut-on évoluer de façon intuitive, spontanée, dans un tel environnement ? Chose qui était facilitée auparavant par les vinyles. Chaque DJ inventait un système de repérage visuel, tactile ou autre.

Avec cet enjeu essentiel : une collection de disques est comme la trace laissée par nos écoutes/expériences musicales successives.

2) Il y a autant de raisons de se perdre dans l'univers physique que dans l'univers digital.

Plutôt que de vouloir opposer les pratiques liées à l'univers analogique, physique, à celles du numérique, je crois qu'il faut rappeler que les unes comme les autres sont porteuses d'une capacité d'attachement à la musique.

Il est plus intéressant de comprendre que la question liée à la perte de mémoire, de repères, d'amis mêmes, est plus liée à la culture en général, qu'à une opposition sommaire entre physique et virtuel.

Culture de la rareté ou du bien, culture de l'abondance ou du lien, les deux approches supposent une capacité à se diriger :

« La culture est d'abord une affaire d'orientation » Pierre Bayard (dans 'Comment parler des livres que l'on a pas lus ?').

C'est-à-dire par exemple préserver une vue d'ensemble (indispensable au chercheur comme au DJ), sans se perdre dans les détails ou les situations particulières (un livre, un auteur, un compositeur...) afin de savoir se repérer, d'apprécier la situation, de savoir comment les contenus, les informations, les oeuvres se disposent les unes par rapport aux autres.

Ceci afin de ne pas se laisser submerger (le « on se noie » de Chloé ci-dessus). Mais là encore on peut se noyer dans l'abondance d'information (imprimée, éditée ou diffusée sur Internet) ou s'enliser, être prisonnier, s'égarer dans l'œuvre d'un unique auteur.

Sans doute parce que la culture numérique, permet mieux qu'aucune autre jusqu'alors de devenir soi-même le co-créateur, le co-auteur ou de co-éditer une œuvre.

Cette question est d'autant plus forte aujourd'hui que nous sommes entrés dans " **un âge de la culture où les rôles culturels sont désormais réversibles** (...). Pour les « natifs numériques » du XXI^e siècle, les rôles d'auteurs, producteurs, diffuseurs, critiques, codeurs et développeurs sont, tour à tour et tout à la fois, « sous la main » dans la culture publique et transnationale que configure Internet" Laurence Allard dans ' Le tournant expressiviste du web '

N'est-ce pas l'expérience que mène depuis toujours tout lecteur, tout auditeur, tout amateur d'art ? S'inventer soi-même ? Finir d'écrire un livre en lisant, de composer ou d'interpréter une pièce musicale en l'écoutant ? Cette traversée vers soi-même, vers une liberté d'expérience, n'a rien à voir avec un retour chez soi, vie domestique où tout est privé, mais où l'on est avant tout privé de liberté. Au contraire il s'agit bien d'une traversée et par conséquent de rencontre, de tisser des liens.

Percevoir la culture comme un paysage, est peut-être aussi une façon de se libérer du poids qu'elle peut faire peser sur nous. Celui de l'incapacité que nous aurions de la maîtriser, de la mémoriser, qui pèserait sur nous comme « **un empêchement à être, et donc à donner vie à des œuvres** » (Pierre Bayard)

3) Il y a autant de raisons de se perdre que de se retrouver

J'aimerais reprendre ici la très belle métaphore de Michel Serres dans son livre 'Les cinq sens' publié en 1985 chez Grasset. Les passages entre guillemets sont extraits de son livre.

Il y fait état de pêcheurs hauturiers qui devaient présenter les cartes marines et les instruments de navigation qui devaient leur permettre de prendre la mer. L'un de ces pêcheurs présente des cartes superbement rangées au fond d'un tiroir jamais ouvert, sans aucun pli. Constat de l'inspecteur « *Vous n'utilisez jamais ces choses !* ». *Comment s'y prenait-il alors ? Voguer sans cartes autant « **il faut imaginer une campagne sans poteaux indicateurs** . Quel paysan se tromperait pour aller visiter la ferme d'à côté . Il tourne à gauche à la fin du buisson toujours vert, il va droit jusqu'au noyer, descend le long du mur de pierre et, là, voit, au fond de la combe, le toit rouge du voisin disparaître un peu sous les cèdres. Ces questions ne se posent pas. On apprend les réponses en même temps qu'on apprend à marcher, parler ou voir. »*

De la même manière il faut imaginer notre marin prendre le large :

« ... va vers le soleil couchant tant que telle petite algue flotte, mets sur la gauche, un peu, quand tout devient très bleu, vous ne pouvez pas vous tromper, il y a les parages préférés des marsouins, ceux où un fort courant constant porte au nord, ceux où le vent dominant souffle bas, en petites rafales, où la houle passe, toujours courte, puis l'immense carré gris, ensuite l'endroit où l'on coupe la route des grands bahuts, quand on les a vus, le premier banc gît là, sous le vent. »

Expérience intarissable du marin, résultat de ses longues observations : *« tout ce qu'il étalait d'un coup, devant la table et sur la nappe de dentelle tachée de rhum, cette superficie de la mer moirée, cette surface composite aussi différenciée que nos vieilles campagnes (...), tout ce qu'il décrivait de détails décisifs, couleurs, poissons, vent, ciel, battement de houle, oui,*

tout cela reconstituait exactement l'antique document, une encyclopédie engloutie, comme la grande cathédrale. »

Si la culture a plutôt trait au paysage, si l'on risque de chavirer devant la masse bleue de l'information, la question de la traversée est essentielle, afin de ne pas se perdre ou se noyer, mais aussi afin d'accepter de s'égarer.

Les marins pouvaient s'orienter en plein jour à la seule vue de la couleur de l'eau, deviner la proximité d'une côte à la forme des vagues, trouver leur chemin à la présence de certaines algues portées par les courants... etc. Aujourd'hui pour tracer la même route on peut se couper de tout et se laisser guider au radar.

En est-il de même pour l'information ? Google ou ses alter ego font-ils office de radar de l'information ? Une sorte de Googlemap du savoir ?

Deux stratégies s'offrent à nous dans cette métaphore.

- L'une, celle de l'inspecteur, fait référence à : **« la carte marine fait ressortir les profondeurs, indique à distance le rocher caché sous le brouillard »** ou mieux encore aux instruments qui **« annoncent la côte, dessinent le fond de la mer »**, à la limite font le point automatiquement. Même si cette façon de percevoir la surface de la mer en fait un espace monotone, monochrome. **On touche tout de suite le fond, mais on passe glisse s'en la voir sur la surface.** Il s'agit là d'une forme de violence faite (les cartes étant perçues comme **« un papier blanc semé de chiffres sporadiques »**) aux choses palpables, s'arrêtant au monde visible, ignorant le monde invisible.

- L'autre se présente comme **une perception différentielle, celle du marin, qui relève tous les détails** qu'il a pu observer au fil du temps.

D'une part **une méthode** de traversée, où le paysage est perçu comme une gêne, un obstacle. Ici on dessine un parcours, un chemin, une voie droite et directe. **La direction devenue raison : « Celle qui délivre au plus tôt le voyageur peureux de la forêt où il s'engage ».** On cherche à ramener à zéro toute perturbation, qui nous écarterait du chemin.

D'autre part **une randonnée** (mot qui puise son origine dans la course irrégulière et imprévue derrière le gibier), où l'on est dévié de sa trajectoire, où l'on tire au sort le choix de la direction. **La randonnée offrant des « voies de gaspillage »** un peu comme celle d'Ulysse dans l'Odyssée. On déborde la voie normale et on découvre des terres inconnues. Il ne s'agit donc pas d'une méthode, mais plutôt d'un exode **« au sens où le chemin s'écarte du chemin, où la voie prend l'extérieur de la voie »**, où l'on est soumis aux **« fluctuations : celles de la mer et du vent, fluctuations des flots »**. Se laisser aller à la bifurcation, à la découverte des autres possibles. Chemin oblique, parfois tortueux même.

La randonnée c'est ici accepter la bifurcation que proposent les moteurs de recherche "vous avez aimé ceci, vous aimerez peut-être cela", mais c'était déjà, pour les usagers physiquement présent dans nos bibliothèques, piocher dans les retours du jour ou au hasard des tables de présentation, glisser son regard vers les titres présents sur l'étagère voisine à celle que nous venons de consulter, surveiller d'un regard discret les choix d'un autre usager... etc.

Deux stratégies, deux métaphores :

- La première, qui recherche l'efficacité, consiste à « **passer la forêt sans considérer les arbres, sans voir ce que nous faisons aux arbres par l'opération de passer** »... où l'on est pris par une course droite et efficace, libéré des espèces et des variétés. Ce passage sans aucun regard pour les arbres et notre influence sur la forêt pourrait-être une très belle métaphore d'un usage cartésien de l'Internet. Rien ne nous dévie de notre cap.

- **La deuxième est celle d'Ulysse naviguant "au bonheur la chance", quittant "les savoirs clos et les histoires corsetées de structures, il invente le savoir inventif et l'histoire ouverte** ». Cette fois-ci on se déplace comme si l'on battait la campagne, parcours inquiet, où l'on semble vaguer, « **errer comme une pensée** ».

Comme le dit encore Michel Serres, les deux approches sont nécessaires : « *La méthode repose, le dimanche ; la randonnée, tous les jours , sauve la vie. Si vous avez besoin de victoire, de place prévue, de batailles, banques ou institutions, usitez la première. L'autre reste pour le temps, et l'intelligence, la santé de la pensée, liberté, paix : création de lieux imprévus.* »

Sillages, trajectoires, orbites, traversées, marquages, telles seront peut-être les notions autour desquelles nous auront à construire nos parcours culturels, nos passages à travers l'information ou nos "médiascapes" et les transformations qu'elles ont pu suscitées.

Pour cela, nous **adopterons tour à tour les cartes et plans qui, tels des poteaux indicateurs (les portails de bibliothèques ?), nous donnerons clairement la direction à suivre, nous n'aurons même pas à lever la tête.**

D'autres chemins nous seront ouverts par un écheveau de fils (RSS ?) et nous inviterons à bifurquer à chaque fois que c'est possible. Faisant de nous les marionnettiste d'une information mouvante.

Si d'une part nous progressons comme par bond (accéder immédiatement d'un point à un autre), de l'autre **nous serons bien des passeurs, en ce sens où nous pourront, à notre manière singulière, marquer le paysage de la toile, de notre passage. Culture du lien ?**

Cette façon de battre la campagne « Internet », ou de **traverser la forêt en essayant de voir ce que nous faisons aux arbres par l'opération de passer**, sera peut-être notre façon de contribuer à une **culture participative (la révolution numérique permet à tout le monde de publier)** à une **intelligence collective**, à susciter une culture de la convergence : faire le lien, relier, connecter des informations qui existaient de façon séparée ou isolée. Plus que de nouvelles technologies il s'agit donc d'interaction sociale : « *Chacun de nous [amateur ou professionnel] construit sa propre mythologie à partir de bribes d'information extraites du flux médiatique, se transformant en véritables ressources à travers lesquelles nous donnons du sens à nos vies quotidiennes.* » Henry Jenkins 'La culture de la convergence'

Ou encore, comme l'appelle Laurence Allard une culture de l'échange de biens communs culturels :

« Les actes de téléchargement de fichiers, légaux et illégaux, ont redessiné l'économie de la culture. Aux côtés de la culture de la distribution marchande de biens culturels matériels, s'est déployée, à l'ombre des réseaux, **une culture de l'échange de biens communs culturels.** » Laurence Allard dans 'Emergence des cultures expressives, d'Internet au mobile'

Entre la culture marchande et la culture de l'échange : les médiathèques pourront-elles tracer leur sillage ? Les grandes fonctions culturelles (publier, lire, écouter, voir, rechercher, indexer, conserver, archiver, collaborer, partager, échanger, mixer, jouer, errer...) étant à porter de leur mains.

D'une certaine manière, même si nous sommes de mieux en mieux outillé pour aller au fond des choses, il est tout aussi important de partir à la dérive sur leur surface.

Si je peux me permettre, l'essentiel de ce qui peut être dit lors de nos journées professionnelles nous est le plus souvent déjà accessible en consultant Internet ou toute autre source professionnelle (listes de diffusion, revues, ouvrages de références...). Par contre ce qui fait la richesse, la force de ces journées, c'est qu'elles sont pleines d'imprévus, d'aspérités, de bifurcations, autant de choses qui permettent au savoir d'avoir prise sur nous.

Pour le dire d'une autre manière, si, nous professionnels de l'information, nous avons besoin de faire ce type de détour (vers des journées professionnelles) alors que nous bénéficions déjà de toute l'information nécessaire, c'est bien parce qu'elles permettent d'ancrer autrement l'expérience, le savoir.

Voilà, j'espère que ces métaphores liées à la traversée, n'auront pas été une prise de tête supplémentaire, mais vous aideront à prendre le chemin du retour et du détour.

Arsène Ott

Président de l'ACIM

